

L'humour de John le Carré, une arme de destruction massive¹

Jérôme Diaz

Je ne sais pas pour vous, mais pour votre serviteur, John le Carré est un peu l'Everest de la littérature : le sommet. Inégalable. *El maestro. The best*. Je pèse mes mots : un coup d'œil sur la Toile², et ce sont là des commentaires que vous lirez en réaction à ses rares interventions publiques. Avec David Gilmour (ex-Pink Floyd) et Ken Loach, il est peut-être l'un des seuls Anglais mondialement connus que je vénère. Ce n'est pas un hasard si cet auteur en a inspiré tant d'autres, mais aussi des réalisateurs comme Eric Rochant, créateur de l'excellente série *Le Bureau des légendes*. Ou que ses romans sont de plus en plus souvent adaptés à l'écran (avec une réussite, certes, inégale). En prime, la superbe traduction dont il a jusqu'à présent bénéficié en France³ n'est pas non plus étrangère à son succès depuis *L'Espion qui venait du froid*. Mais la « patte » John le Carré c'est aussi, assurément, son humour. À l'égard d'autrui comme de lui-même, ainsi que nous le montrent ses mémoires, *Le Tunnel aux pigeons*, ou certains de ses romans. *So British*.

« Aucun chef d'État ne souhaite passer à la postérité comme étant le taré qui a anéanti son pays en un après-midi. » (*La Maison Russie*, p. 122)

Avant d'aborder cette plume inimitable, voici une anecdote personnelle assez parlante. En 2015, j'ai travaillé comme vacataire au ministère de la Défense. Cette expérience fut passionnante, même si je n'ai pas fait grand-chose pour servir et défendre mon pays : j'étais au service budgétaire, le summum de l'ennui pour moi qui, en vulgaire littéraire, sais tout juste utiliser un tableur Excel. Pourquoi cet épisode ? Parce que, bien que soumis au devoir de réserve et à un tête-à-tête avec le renseignement militaire (un moment pas si traumatisant, puisque je suis encore là pour en parler), je ne vous cacherai pas que beaucoup des situations dont j'ai été témoin auraient trouvé leur place dans n'importe lequel des romans de John le Carré. J'ai assisté à des conversations « brutes de décoffrage » qui valaient leur pesant d'or et auraient estomaqué plus d'un esprit policé vu l'endroit si prestigieux où nous « travaillions » (les guillemets sont pour moi). Étais-je si naïf ? Toujours est-il que les « ors de la République » sont tombés du piédestal sur lequel mon éducation — et certains profs de Droit — les avait placés. Mon immersion dans ce milieu m'a confirmé la singularité de cet univers en vase clos que le romancier dépeint, avec un sarcasme féroce, depuis tant d'années ; j'ai pu voir « en direct » ce que j'avais parfois de la peine à croire en le lisant.

Pourtant, ce n'est pas par l'un de ses romans les plus drolatiques que j'ai fait sa « connaissance » : *La Constance du jardinier* est une vraie tragédie. Il y raconte l'histoire d'amour entre un diplomate anglais et sa jeune épouse, avocate et militante pacifiste ; en filigrane, il dénonce les méfaits d'une multinationale pharmaceutique au Kenya. Ce roman est l'un de mes préférés : une histoire poignante et pleine de fureur, dont les toutes dernières minutes de son adaptation au cinéma⁴ — une voix-off résume l'exploitation de l'Afrique par l'Occident — vous retournent l'estomac. Mais où jaillissent aussi, au détour d'une réplique, comme dans *Le Chant de la mission* sur la guerre au Congo, des éclairs d'ironie, de sarcasme ou d'humour féroce noir qui sont de vraies bouffées d'oxygène : « Les élections, c'est de la branlette pour Occidentaux. On les préempte, on met notre homme en place, on donne au peuple une jolie part du gâteau pour une fois et on laisse éclater la paix. Les multinationales détestent les pauvres : nourrir des millions d'affamés, c'est pas rentable ; privatiser ces chieurs et les laisser crever, si. » (*Le Chant de la mission*, p. 114)

Et c'est là, précisément, qu'est l'imprimatur John le Carré. Que l'œuvre de cet anti-James Bond par excellence prend tout son sens, qu'elle marque les esprits comme d'autres signent leurs crimes. Lorsqu'il s'attaque à des sujets d'une telle gravité, son impertinence et son culot n'en sont que décuplés. Avec leur tonalité populaire, ses répliques pleines de bagout lui permettent d'enfoncer le clou de sa réflexion, aussi clairvoyante que radicale. Enlevez son apparence de *gentleman*, son acuité en géopolitique, la psychologie fouillée de ses personnages ou la tension permanente de ses intrigues labyrinthiques, vous restera l'esprit d'un « sale gosse » à l'humour dévastateur comme outil de critique sociale ; son arme de destruction massive : « Le gouvernement déconne à pleins tubes, la moitié des fonctionnaires sont partis en pause déjeuner, les Affaires étrangères sont à peu près aussi utiles qu'une branlette, le pays est fauché comme les blés et les banquiers nous tirent notre fric avec un joli bras d'honneur. Qu'est-ce qu'on est censés faire ? On va pleurer dans les jupes de Maman ou on met les mains dans le cambouis ? » (*Un traître à notre goût*, p. 114)

Sa cible est plurielle mais convergente : l'élite, la diplomatie, les médias dominants. L'industrie de la défense. Les professionnels de la politique. Les trafiquants d'armes⁵. Les stratégies occidentales au Moyen-Orient. Les Sociétés Militaires Privées. Bref, tout ce « beau monde » avec sa cohorte de travers inépuisables que sont le mensonge, la cupidité, le culot, la paranoïa, le déni, le cynisme, l'arrogance et le mépris décomplexés envers les classes les plus modestes (ou envers toute opinion un tant soit peu progressiste et qui sort des sentiers battus) : « Vous n'êtes pas un de ces cryptococos mous du genou qui reconnaissent secrètement aux terroristes le droit de faire sauter la planète, par exemple ? » (*Une vérité si délicate*, p. 17)

Le rayon « espionnage » auquel le romancier a été cantonné n'a jamais été pour lui qu'un moyen d'éclairer, avec une plume jubilatoire, les zones d'ombre des êtres humains. Leurs faiblesses, leurs défauts. Leurs naturelles imperfections. C'est en cela que le romancier se démarque des canons du genre, tel son compatriote Frederick Forsyth, autre référence en la matière mais avec qui il ne partage rien (ultraconservateur, jadis ami de Margaret Thatcher, humour inconnu au bataillon et j'en passe). Grâce à l'humanité qu'il insuffle à tous ses personnages, et surtout à sa savoureuse irrévérence, le Carré réussit, lui, cette conjugaison de réalisme social⁶ et de mordant que pratiquaient déjà ces auteurs virtuoses qu'étaient Alexandre Dumas – influence majeure et revendiquée –, Stendhal, Victor Hugo ou Tolstoï ; à l'instar de cet autre génie nommé Balzac, John le Carré a fait rien moins que réinventer les codes du genre en créant sa propre « comédie humaine » de la géopolitique.

« Voulez-vous déposer plainte tout de suite, histoire d'être débarrassée ? [...] Nous faire tout votre cinéma à la con sur votre statut spécial d'avocate ? Vos privilèges démentiels, la confidentialité de vos rapports avec votre client ? Et que vous pourriez me faire virer dès demain ? Et que j'ai violé toutes les règles existantes, ce qui est le cas ? Et que j'ai foulé aux pieds l'existence même de la constitution ? Vous allez me les sortir, toutes ces conneries, ou on fait seulement comme si ? » (*Un homme très recherché*, p. 209)

Je me souviens de critiques qui lui reprochaient soit son style « précieux » (oserait-on faire de même envers Dumas ou Balzac ?), soit d'avoir « changé de camp ». Bien après ses premières publications, et surtout le succès mondial de *L'Espion qui venait du froid*, son côté empêqueur de tourner en rond, pourfendeur des dérives de l'ultralibéralisme, bref sa stature d'« emmerdeur anticapitaliste », qu'il amorça dès 1989 avec *La Maison Russie*, ne passait plus aux yeux d'un certain lectorat. En fait, on acceptait mal qu'il se soit extirpé des « cuisines » des services secrets qu'il dépeignait avec satire (mais où, cantonné à ce cercle, il ne dérangeait pas grand-monde), pour ruer dans les brancards altermondialistes. Il touchait là une corde sensible : en s'attaquant à la face cachée de la mondialisation (trafic d'armes, liens incestueux entre crime organisé et institutions bancaires et financières), il éclairait d'une lumière crue les errements des « grandes puissances » — et notamment de la sienne — au Moyen-Orient, en Afrique, en Asie. Le lectorat en question avait apparemment peu goûté au fait que, comme tout intellectuel digne de ce nom, leur écrivain fétiche ait suivi de près les changements du monde et se soit adapté à ses convulsions. Tant pis pour eux, tant mieux pour nous autres.

« — On vend des armes, non ?

— Et alors ?

— Eh bien, on peut supposer qu'on les vend pour qu'elles servent. Et puisqu'il s'agit d'une transaction secrète, on peut raisonnablement penser qu'on les vend à des gens qui ne devraient pas en avoir.

— Qui a décrété ça ? fit Roper en haussant les épaules. Qui a le droit de décider qui doit tuer qui, dans ce monde ? Qui fait les lois ? Les grandes puissances ? Mon Dieu ! » (*Le Directeur de nuit*, p. 365)

Dans un climat saturé d'informations puérides, déprimantes et anxiogènes qui constituent le Saint Graal des médias dominants ; où la communication politique salit tout ; où l'intelligence et les alternatives au Système actuel sont sacrifiées sur l'autel du profit, du narcissisme et de la bêtise ; dans un monde où des journalistes, dessinateurs et militants pacifistes paient de leur vie la lutte contre les mafias, la corruption et l'intégrisme ; à un moment où, c'est hélas une certitude, l'humour sous toutes ses coutures agonise définitivement sous la chape de plomb qu'imposent le *politically correct* et l'asphyxiante bien-pensance, érigés telles des sentinelles embusquées à chaque coin de rue, John le Carré apparaît bel et bien comme un résistant. Un rempart moral et social. Un refuge. Un antidote. En parfait anticonformiste, cet octogénaire à l'esprit éternellement jeune et rebelle n'a jamais cessé de lutter, avec la seule force de son écriture, contre les mensonges et les impostures des États. Envers ce que les médias institutionnels et autres *spin doctors* n'expliqueront jamais à propos du monde qui nous entoure. Profondément humaniste, il nous offre depuis un demi-siècle cette occasion trop rare de comprendre enfin les méandres de la géopolitique, de décrypter la « novlangue », fameux néologisme de George Orwell pour désigner ce vocable abscons et inconsistant propre aux sphères ministérielles. Là où *tout se joue*. En y injectant tout simplement ce qui leur fait cruellement défaut : du vivant. De la matière brute.

« Lobbyiste très influent à Westminster, éminence grise, ses clients comprennent certains des plus beaux salauds de la planète.

— Un ami à vous, Hector ? s'enquiert Matlock.

— Un ami à quiconque est prêt à allonger dix briques pour un tête-à-tête avec un de nos incorruptibles dirigeants, Billy. » (*Un traître à notre goût*, p. 200)

À l'image d'intellectuels non moins engagés que lui comme Jean Ziegler, Naomi Klein ou Eva Joly, ses écrits constituent à bien des égards une vraie source d'inspiration. Voilà donc le pourquoi du comment de la nécessité de faire partager son œuvre, de l'enseigner dans toutes les universités, d'en lire des extraits lors de lectures publiques, conférences et autres manifestations. De faire en sorte que ses réflexions, éminemment politiques et bourrées d'humour cinglant, ne demeurent pas oubliées au fin fond des bibliothèques ou aux mains des seuls initiés. Car au train où vont nos sociétés, c'est la lecture même qui risque de devenir bientôt un acte de résistance... Alors *vamos* !

NOTES

1. À titre personnel, cette modeste contribution est dédiée à la mémoire de Daphne Caruana Galizia, journaliste assassinée pour avoir révélé l'implication des dirigeants politiques de Malte dans le scandale politico-financier des « Paradise Papers », ainsi qu'aux disparus de *Charlie Hebdo* et à tous les humanistes qui, aux quatre coins du monde, ont payé de leur vie leur combat contre les mafias, la corruption et le fanatisme. Et une pensée aussi amicale que confraternelle pour « Woodward et Newton », autre fan de le Carré qui se reconnaîtra.
2. Par exemple, son passionnant entretien pour *Democracy Now* en 2010 : <https://www.youtube.com/watch?v=UMN9VkJKP2pY>
3. Sous les plumes de Marcel Duhamel (associé à Catherine Grégoire, Maurice Rambaud puis Henri Robillot pour les trois premiers romans), Jean Rosenthal, Natalie Zimmermann, et enfin de feu Mimi Perrin et Isabelle Perrin.
4. *The Constant Gardener*, réalisé par Fernando Meirelles. Le Carré adoubera cette adaptation : « C'est la première fois qu'un réalisateur a fait d'un de mes livres un grand film » (*Le Monde*, 27 décembre 2005).
5. Sujet brûlant qu'il aborde dans *Le Directeur de nuit*, et dont traite ma recension sur le site La Cause Littéraire : <http://www.lacauselitteraire.fr/le-directeur-de-nuit-john-le-carre-au-sommet-de-son-art> ; à noter que ce roman a été adapté sous la forme d'une (excellente) minisérie, *The Night Manager*, diffusée sur France 3 en octobre 2016.
6. Caractéristique que l'on rencontre également dans la grande tradition du « roman noir ».